

# Une immersion auprès de mères d'un quartier populaire

Chloé RIBAN

La recherche présentée ici est le fruit d'une thèse en sciences de l'éducation, dont le projet était d'observer la manière dont les mères sont sollicitées par l'institution scolaire et vivent les demandes et propositions de participation qui leur sont adressées.

## Le contexte de la recherche

L'enquête s'est déroulée dans trois écoles situées dans un réseau d'éducation prioritaire (REP) et leurs abords, dans le quartier le plus pauvre d'une commune de taille moyenne. L'enjeu était d'appréhender l'expérience vécue au quotidien, au contact de l'école, par des mères de familles populaires, notamment celles, très représentées dans les écoles fréquentées, ayant un parcours migratoire, et de mettre cette expérience en lien avec les intentions des enseignants. Dans quels buts la relation avec les parents est-elle recherchée dans les réseaux d'éducation prioritaire ? Que véhiculent les projets visant à les faire venir dans l'enceinte scolaire ? Que ressentent les mères face à l'école et que font-elles des diverses sollicitations qui leur parviennent ? Pour répondre à ces questions, il fallait donner à voir le quotidien de ces mères, en partant du principe qu'il constitue la trame dans laquelle vient se tisser le rapport aux institutions, et à l'école en particulier.

L'enquête, à visée ethnographique, d'une durée de deux ans et demi, s'est structurée autour des équipes pédagogiques et des mères de famille. 35 entretiens semi-directifs individuels ont été enregistrés avec des professionnels des écoles, du collège, des centres sociaux du quartier. À ces échanges se sont ajoutées plusieurs

dizaines d'heures d'observation participante, dans le cadre de dispositifs visant à faire venir les parents à l'école et au collège : Café des parents, classe ouverte en activité, réunion de parents, accueil des parents à la rentrée des élèves de 6<sup>e</sup>. Cette immersion dans les dispositifs favorisant la coéducation a permis de mettre en regard les objectifs affichés par les équipes pédagogiques et la manière dont ils prennent forme.

La fréquentation des dispositifs d'accompagnement à la scolarité a également permis de rencontrer des familles. Au centre social, un rapprochement avec l'Association de la fondation étudiante pour la ville (l'Afev, qui propose des accompagnements scolaires à domicile) a été nécessaire pour rencontrer des familles distantes de l'école, celles que Pierre Périer (2019) appelle les « invisibles ». Venir dans les écoles lors des temps d'accueil des parents et dans des structures du quartier a également permis de multiplier les moyens de rencontrer des mères et de conserver un lien avec elles au fil des semaines. Ainsi une quarantaine de mères ont été rencontrées, dont 34 ont participé à un entretien enregistré.

## **Le cadre théorique et la méthodologie**

Cette recherche s'appuie sur des analyses sociologiques antérieures, concernant le lien entre les familles de milieux populaires et l'école dans le contexte actuel. Pierre Périer (2005) a expliqué ce changement de paradigme d'une école « sanctuaire » à une école qui affiche sa volonté d'ouverture. Il théorise le « différend » entre les familles populaires et l'école, un différend qui apparaît comme la résultante du « conflit de légitimité et d'intérêts » qu'éprouvent ces parents, pris dans des « désaccords » culturels (et non seulement communicationnels), et qui rend difficile l'entente « sur un bien commun », fondateur du partenariat attendu. Ce constat a été mis en regard avec l'ethnisation des rapports sociaux, étudiée notamment par Françoise Lorcerie (2003), et avec la position de stigmatisation des mères enquêtées, en raison de leur appartenance à des groupes minoritaires, de leur faible niveau de qualification, de l'exercice d'un travail dévalorisé, etc.

Face à ces enquêtées occupant une position « vulnérable », la méthodologie de recherche a nécessité un tâtonnement pour trouver comment enquêter sans abuser des personnes rencontrées, ni tomber dans l'écueil du misérabilisme. Créer une situation « aussi dédramatisée que possible » a nécessité un engagement personnel. N'imposer ni horaire ni lieu de rendez-vous a permis de laisser l'enquêtée choisir ce qui s'avérait le plus confortable pour elle, dans un emploi du temps souvent contraint ou une mobilité limitée. Il s'agissait de laisser jouer l'intuition et la sensibilité comme conditions de la rencontre, la création du lien étant prioritaire pour espérer enquêter dans le cadre d'une familiarité respectueuse. Les micro-interactions ont été déterminantes, facilitant les discussions avec les femmes ne parlant pas très bien le français : les sourires, les gestes ont soutenu les échanges. C'est au détour des conversations que s'est gagnée la confiance de certaines mères et que se sont glanées des informations utiles à l'appréhension du quotidien.

Dans ce cadre, la dimension centrale du *care* dans la vie des mères a émergé comme une donnée de première importance. La sollicitude, les soins, la préoccupation constante vis-à-vis des enfants et de l'entourage de manière plus générale, se tissent dans des vulnérabilités plurifactorielles : ruptures liées à la migration, difficultés économiques et administratives, conditions de vie précaires, etc. C'est dans la fréquentation pluri-hebdomadaire des mères qu'il a été possible d'inscrire leur rapport à l'institution scolaire dans leur quotidien mais aussi dans leur passé. Cette approche traduit la conviction de l'importance des expériences passées dans la construction du rapport au monde, qui amène à considérer les personnes avec ce que leur histoire permet ou compromet dans le présent, en façonnant les projections sur le futur.

## Quelques enseignements de la recherche

Les résultats de l'enquête menée auprès des équipes pédagogiques et des mères permettent de dégager de grands axes de compréhension quant aux enjeux de la relation avec l'institution scolaire, ainsi que quelques points particuliers de cristallisation.

## La rencontre de deux mondes

Les enseignants dépeignent généralement des élèves peu conformes à leurs attentes et au « métier d'élève », analysé par Philippe Perrenoud (1994). Les parents sont quant à eux perçus comme éloignés de l'institution scolaire. En effet, le parent d'élève « idéal » constitue une norme : il suit les devoirs, participe à la vie de l'école, échange avec les enseignants en suivant les règles en vigueur. Or, nombre de parents ne s'inscrivent pas dans ce type de rapport, ce qui nourrit, en écho à l'attitude de leurs enfants, des interrogations sur les pratiques parentales, perçues comme « décalées », voire déficitaires.

Une petite moitié des enseignants rencontrés cherche à expliquer ce décalage par des aspects culturels – ce qui conduit à voir « de l'origine là où il y a de la domination » (Lorcerie, 2009) – tandis que les autres se livrent à un tissage entre la difficulté socio-économique et une « culture » différente pour comprendre les familles. Cette approche ethnique structure en partie les projets visant à favoriser la coéducation. Le travail en direction des parents s'effectue souvent dans l'objectif de les acculturer afin qu'ils comprennent « ce que c'est que l'école en France » et qu'ils acquièrent progressivement les codes décrits plus haut – tant au niveau du lien avec l'institution que de leurs pratiques éducatives – pour proposer un modèle congruent dans la famille.

Pour les mères rencontrées, la charge mentale et physique relative à l'éducation des enfants, additionnée à l'ensemble des « soucis » et des vulnérabilités évoquées, conduit souvent à considérer les journées comme des « parcours du combattant ». Loin de la figure de parents « démissionnaires », ces mères nourrissent de grandes attentes quant à la scolarité de leurs enfants, ancrées dans une volonté très partagée d'ascension sociale. À cet égard, l'école apparaît comme une institution crainte, car déterminante de l'avenir des enfants. Ces affects s'enracinent dans une certaine méconnaissance de l'institution, des sigles, des choix et des enjeux qui jalonnent tout parcours scolaire. La confiance accordée par les parents à l'école se manifeste alors à travers un grand respect des enseignants – qui peut prendre la forme d'un retrait, voire d'un rapport affectueux. Mais ces relations ne permettent pas toujours l'expression des

blessures (sentiment d'injustice, de jugement), malentendus et incompréhensions. Le traitement de la difficulté scolaire se présente, à cet égard, comme un défi.

Distinguer les deux phénomènes récurrents présentés ci-après permet de penser que leur compréhension par les professionnels pourrait leur être utile pour mieux appréhender ce qui est en jeu.

### L'euphémisation des difficultés scolaires

Lorsqu'un enfant présente des difficultés scolaires, les enseignants rencontrés expliquent qu'ils s'adressent aux parents pour leur faire part des « petits soucis » de l'enfant. Les formulations employées de manière bienveillante, centrées sur les dimensions positives de l'élève afin de ne pas effrayer les parents, reposent cependant sur nombre d'implicites quant au sens des mots, aux choix à opérer, etc.

Or, l'externalisation de certaines prises en charge (orthophoniste, psychologue, etc.), proposée par l'institution scolaire, repose sur l'accord des parents et sur les démarches qu'ils pourront effectuer afin de conduire l'enfant aux différents rendez-vous, ou encore de l'inscrire dans la filière recommandée (demande de notification par la maison départementale des personnes handicapées – MDPH – ou inscription dans une section d'enseignement général et professionnel adapté – Segpa –, par exemple). Afin que les parents acceptent ce type d'orientation, les équipes « embellissent » parfois la réalité de ces dispositifs et développent un argumentaire centré sur le « bien-être » de l'enfant. Mais cette approche s'avère culpabilisante pour les parents qui refusent ce type de prise en charge ou d'orientation. Ceux-ci, bien souvent, agissent de manière défensive, dans le cadre de malentendus récurrents.

Les non-dits entourant certaines orientations dévalorisées nourrissent en effet le caractère imprévisible et opaque de la décision scolaire, qui fait forte impression aux parents. Ces derniers sont effectivement leurrés par le « ça va aller » récurrent des équipes pédagogiques, prononcé dans une optique de rassurance. L'adhésion des mères à la notion de « petit souci » dans son sens premier ne leur permet pas d'accéder à la signification réelle des remarques. En outre, pour ces parents dont les rêves d'ascension sociale sont

grands, croire aux formulations adoucies des enseignants pourrait s'apparenter à un réflexe de protection, afin de continuer à espérer un avenir prometteur pour l'enfant. Cela conduit à des formes de rejet des prises en charge proposées, l'opacité des systèmes d'aides nourrissant de multiples confusions.

### Les oscillations des mères

Les témoignages des mères enquêtées confirment les travaux sociologiques relatifs à la « dissonance » entre l'école et les familles populaires. Mais ce hiatus n'est pas homogène : des attitudes de retrait cohabitent avec des postures d'engagement, formant des « oscillations » plus ou moins marquées. Pour appréhender cela, il importe de considérer l'engagement des mères dans sa diversité : participation à la vie de l'école, aide aux devoirs, incitations faites à l'enfant, achats divers en lien avec l'école, accompagnement pour les rendez-vous sont autant de marques d'implication dans la scolarité qui peuvent se cumuler ou, au contraire, être mis en place isolément, donnant à voir une apparente ambivalence.

Sur la période de l'enquête, les mères ont ainsi régulièrement changé d'attitude à l'égard de l'école, dans des oscillations permettant de déployer leur implication sans renoncer à leur propre idée du devenir scolaire de leur enfant ou en se protégeant du regard de l'institution, pouvant les juger ou les mettre en cause. Certaines femmes s'impliquent par exemple dans les Cafés des parents, mais évitent d'autres formes de sollicitations, qui les embarrassent. Ces oscillations sont ancrées dans la trame du quotidien, mais également dans les espoirs qu'elles sous-tendent. On ne peut comprendre les ambivalences apparentes qu'en les contextualisant, dans le passé et ses ruptures, dans le présent et ses charges nombreuses. Ces oscillations imperceptibles ou plus affirmées se présentent comme autant d'ajustements permettant aux mères, sans rompre le lien avec l'école, de « faire avec » ces sollicitations mais aussi avec les éléments douloureux de leur relation à l'institution, et de faire valoir leur dignité et leur identité de « bonne mère » (Gojard, 2010).

Dans ce contexte, les femmes qui ont la possibilité de participer aux projets visant à faire venir les parents à l'école se les réapproprient. En partie détournés de leurs objectifs institutionnels, ils se

présentent alors comme des espaces de convivialité au sein desquels certaines, valorisées pour ce qu'elles font à l'école, mais également pour ce qu'elles sont, accèdent à des formes de reconnaissance de la part des professionnels ou d'autres mères.

## BIBLIOGRAPHIE

- GOJARD Séverine, *Le Métier de mère*, Paris, La Dispute, 2010.
- LORCERIE Françoise, *L'École et le défi ethnique : éducation et intégration*, Paris, INRP-ESF, 2003.
- PÉRIER Pierre, *Des parents invisibles : l'école face à la précarité familiale*, Paris, PUF, 2019.
- PÉRIER Pierre, *École et familles populaires : sociologie d'un différend*, Rennes, PUR, 2005.
- PERRENOUD Philippe, *Métier d'élève et sens du travail*, Paris, ESF, 1994.
- RIBAN Chloé, « L'École dans le quotidien de mères de familles populaires ethnicisées : interdépendance des sphères d'expérience et enjeux de subjectivation », thèse réalisée sous la direction de Pierre Périer, Université Rennes 2, 2020.